

Interprétation honorable dans l'ensemble, mais inégale. Louons M. Urban, au métier éprouvé ; M. Cuénod, qui, aidé par sa plastique, donne de l'homme-serpent une réalisation étonnante ; MM. Eric Roine et Le Marc'hadour, qui chantent, l'un et l'autre, de façon remarquable.

La S.A.D.M.P., qui avait rencontré la plus grande faveur quand cette farce fut jouée, il y a six ans, au Théâtre de la Madeleine, a remporté à la Comédie des Champs-Élysées un succès plus grand encore ; et il est assez troublant de constater que, parmi tous les opéras-bouffes que nous a révélés la Classe de Musique de l'Exposition, l'élément le plus marquant est constitué par un ouvrage déjà ancien et consacré.

Un sujet véritable, concis et amusant, sert de soutien à la musique : il est animé par la fantaisie de M. Sacha Guitry. A la porte d'une demi-mondaine, quatre « commanditaires », de situations et d'âges fort différents, constituent une Société pour pouvoir satisfaire aux exigences de la dame, en se partageant les charges et les avantages. L'aisance, la souplesse, la sûreté de touche de M. Louis Beydts, la solidité de son écriture, l'élégance et la vivacité de son invention thématique et de son commentaire orchestral lui ont valu un véritable triomphe.

MM. Gaston Rey, Gilbert-Moryn, René Lapelletrie et Robert Lawrence se partagent les rôles des quatre soupirants, et M^{lle} Nadia Dauty se tire avec adresse d'un rôle où lui était échu le périlleux honneur de succéder à M^{me} Yvonne Printemps.

Paul BERTRAND.

Théâtre des Champs-Élysées. — (Le Goetheanum). — *Faust*. (20 octobre.)

A Dornach, près de Bâle, au pied des derniers contre-forts du Jura, s'élève un étrange édifice qui tient de l'école et du temple. C'est le Goetheanum construit par Rudolf Steiner, et siège de cette Société anthroposophique universelle qui, de Dornach, a essaimé à travers le monde. Fonder, enseigner et promouvoir la Science spirituelle, cultiver la vie de l'âme dans la Société et dans l'Individu, tel est le but de cette université mystique qui comprend diverses sections : Belles lettres, Mathématiques, Sciences naturelles, Médecine, Arts de la parole et de la musique, dont relèvent spécialement l'Eurythmie et la récitation. Le courant philosophique qui imprime sa direction au mouvement anthroposophique paraît tirer son origine de l'Inde et de la doctrine du Karma, de l'ésotérisme égyptien et, plus près de nous, de l'Évangile de Saint-Jean et du Néo-Platonisme.

C'est à la section d'Eurythmie et de récitation que nous devons les représentations données par le Goetheanum dans toute l'Europe, et la semaine dernière à Paris. L'eurythmie, nous dit-on, n'est ni une danse ni une mimique, mais l'expression rendue visible des sonorités du langage et de la musique. Elle tend à délivrer le langage de l'automatisme et de la cérébralité que lui a imposés la vie moderne. Respectons comme elles le méritent ces germaniques définitions, et fions-nous en aux démonstrations très étudiées que, sous un anonymat de bon aloi, nous ont prodiguées les adeptes, fort remarquables, de Rudolf Steiner.

Le Goetheanum, comme il sied, fait du *Faust* l'objet de sa constante étude. Il en prépare une exécution intégrale. Nulle œuvre humaine, plus que ce miroir philosophique et historique du monde, ne convenait à cette troupe familière, avec les principes spirituels dont Goethe a fait des agents de l'action. La poétique particulière de *Faust* se prête, d'autre part, admirablement à ces chœurs parlés et mixtes qu'utilise à un degré éminent la technique du Goetheanum. Ainsi clamés, scandés, psalmodiés par des groupes de voix d'hommes et de femmes alternés, les vers du Prologue dans le ciel — avec les archanges Raphaël, Gabriel et Michaël, avec un étonnant Méphistophélès adorné d'ailes d'oiseau nocturne — trouvent leur accent de véridique grandeur. Quant à la scène de la Tentation de Faust, dans ce cabinet qu'envahissent des chœurs de disciples et d'esprits, elle a fait valoir un acteur dont le nom n'a pas été révélé mais dont le mérite est certain et patent. Diverses autres parties empruntées aux deux *Faust*, et enluminées d'une importante musique aux intentions excellentes de Jean Stutten, ont confirmé les qualités de l'enseignement qu'on reçoit au Goetheanum, qualités dont la monotonie et l'ennui — un ennui soutenu de candide philosophisme — représentent le péché mignon.

Souffrez que je ne vous parle pas de la partie plastique du spectacle, du ciel du Prologue avec, au milieu, cet œil dans un triangle, de cette étoffe colorée en rouge par un prospecteur et rythmiquement agitée derrière la tête de Faust, des mouvements de bras du personnel paradisiaque, des décors, en un mot de tout ce bric à brac de loge initiatique et à la Dante Gabriel Rossetti.

Après les scènes du *Faust* (mercredi), le Goetheanum donnait vendredi *Hiram et Salomon*, tragédie en neuf tableaux d'Albert Steffen, avec musique de Jan Stutten.

Roger VINTEUIL.

Séance d'Eurythmie (24 octobre). — Le mérite de Goetheanum est d'avoir réalisé l'Eurythmie, qui diffère à la fois de la danse et de la mimique, en ce sens qu'elle est seulement interprétation ou traduction par le geste et l'attitude. L'œuvre inspiratrice est ou musicale ou bien parlée ; dans le second cas, le Goetheanum fait appel à un chœur parlé d'hommes et de femmes ou à un récitant. La plus stricte simplicité est observée dans la mise en scène et le costume. Aux Champs-Élysées, cet après-midi, un simple rideau et, pour les personnages, des tuniques longues et des voiles. Il apparaît qu'il y a là une volonté d'innover qui repose sur une esthétique mûrie et codifiée.

Aussi impartialement nous nous permettrons de le dire, en ce qui concerne au moins cette matinée le Goetheanum fait fausse route. Il s'agit de ne faire ni danse, ni drame, mais on présente un compromis qui est danse incomplète, drame incomplet, et qui fige les exécutants dans des attitudes raides ou des mouvements étriqués ; voyons-en la preuve dans cette *Métamorphose des Plantes* sur paroles de Goethe, où la danse s'imposait pour traduire l'exubérance symbolique de la nature ; et encore mieux dans ces deux concessions à l'art de Lisa Duncan que sont les interprétations scolaires et puérilement maladroitement d'un menuet de Mozart et d'un allegro de Beethoven. Il s'agit d'obéir aux lois de la parole, mais les points d'appui des mouvements sont

le rythme et les modulations de la voix, c'est-à-dire des éléments même de la musique ; ainsi dans *Viatique* ou *Paroles de Vérité*, où la récitation du soliste se transforme en chant parlé. Il s'agit d'exprimer la vie dans toutes ses formes, et le geste et le mouvement sont ici monotones, contraints et sévères. Une trouvaille cependant, dont Rudolf Steiner a le privilège, c'est le chœur parlé, bien utilisé partout aujourd'hui, précieux pour émouvoir les foules, mais dont le prestige semble surtout physique et sensuel. Certes, il y a là beaucoup de foi, une foi sincère et obstinée. Mais cette foi-là n'est point destinée à soulever des montagnes.

Michel-Léon HIRSCH.



LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

Encore un programme magnifique, supérieurement exécuté. Wagner, cette fois, y donnait la main à César Franck. De celui-ci, la *Symphonie*, naturellement, a été jouée avec couleur, avec respect en quelque sorte ; mais aussi le *Prélude Choral* et *Fugue*, si séduisant dans sa gravité, si émouvant dans son élan, selon la belle orchestration qu'en a fait Gabriel Pierné. De Wagner, c'est la note mélodique qui a été évoquée : l'Ouverture de *Tannhäuser* et les parties essentielles du troisième acte : *Prélude*, entrée de Wolfram, prière d'Élisabeth, invocation à l'Étoile, arrivée de Tannhäuser et récit de son pèlerinage à Rome. M^{lle} Irène Joachim a dit avec simplicité et pureté la prière. M. Musy, avec l'ampleur de son articulation et le beau timbre de sa voix, a donné du style aux pages si pénétrantes de Wolfram. M. de Trévi a été superbe de fougue, d'accent, de sincérité dans son récit. Quant à l'Ouverture, c'est un régal de l'entendre rendue ainsi, intégralement, sous la baguette frémissante de M. Philippe Gaubert, et c'est avec justice que l'orchestre et lui ont été acclamés.

H. de CURZON.

Concerts-Colonne

Samedi 23 octobre. — De splendides exécutions d'œuvres médiocres par un orchestre fougueux sous une baguette cette fois vraiment extraordinaire d'autorité et de flamme, voilà le festival russe de Colonne. Tout ce que la *Pathétique* de Tchaïkowski peut contenir de drame et de discutable romantisme, tout ce que la longue *Thamar* de Balakirew possède de mouvement à la Liszt et de clinquant oriental, M. Paul Paray l'a donné, et si le public l'a acclamé, pantelant, ivre de timbres et de rythmes, et secoué dans son goût de l'aventure exotique, c'est justice. Que M. Paray n'use-t-il de son incomparable séduction d'entraîneur pour insérer dans ses programmes étincelants du Roussel, de l'Honegger, de l'Hindemith ? Il les fera passer, et peut-être il convertira.

Un gros succès est allé à M^{me} Lissitschkina, dont le timbre sonore, la souple voix de soprano très étendu furent mis en relief dans des airs de Glinka, de Tchaïkowski et de Rimsky-Korsakow.

Michel-Léon HIRSCH.

Dimanche 24 octobre. — Un programme de tout repos nous offrait la *Péri*, *Psyché*, l'*Invitation à la Valse* et la *Septième Symphonie*, œuvres magnifiquement traduites par la prestigieuse baguette de M. Paul Paray.

Le pianiste Jean Smetierlin interprétait le *Concerto en si bémol* de Mozart. Son jeu est clair, son mécanisme léger et d'une grande facilité. Mais où était la divine sensibilité de l'auteur, son style, tout de pureté et d'équilibre ? Nous eûmes un excellent instrumentiste. Rien de plus. M. A.

Concerts-Lamoureux

Samedi 23 octobre. — Jalouse, peut-être, des lauriers cueillis dimanche dernier par M. Philippe Gaubert à la gloire de Mozart et de Ravel pour une fois réunis, la Société des Concerts-Lamoureux nous réservait un festival : Moussorgsky-Ravel. Et pourquoi Moussorgsky plutôt qu'un autre ? Gageons que le goût personnel de M. Bigot pour cette musique riche et colorée, dans laquelle il excelle tout particulièrement, n'y est pas étranger. Après que nous eûmes entendu *Une Nuit sur le Mont-Chauve*, œuvre de caractère spécifiquement russe, M. Marex Liven combla son public en interprétant, avec beaucoup de talent, *la Mort de Boris*, *le Chef d'armée*, et, avec beaucoup d'esprit, *la Puce*.

La collaboration qu'apporta Ravel à Moussorgsky en orchestrant ses *Tableaux d'une Exposition* nous fit passer très spirituellement et sans douleur de l'un à l'autre.

L'orchestre et son chef nous donnèrent de cette œuvre une traduction pleine de verve et de truculence qui leur valut les ovations d'un public enthousiasmé.

M^{me} J.-M. Darré apportait aussi son concours à cette brillante affiche en exécutant d'une façon remarquable le *Concerto* pour piano de Maurice Ravel.

Daphnis et Chloé terminait cette séance.

Dimanche 24 octobre. — M^{lle} Valérie Hamilton venait aujourd'hui chercher la consécration de son jeune talent auprès du grand public parisien. Dès les premiers accords, on sut à quelle parfaite musicienne on avait à faire, et la partie fut gagnée bien avant qu'aient résonné les accents passionnés qui terminent le *Concerto en la majeur* de Liszt. Le public sut réserver à l'excellente pianiste l'accueil enthousiaste qui marque du sceau de l'optimisme sa première exécution parisienne.

Les Associations Symphoniques se reposent souvent d'un programme chargé en nous faisant entendre les morceaux de bravoure qu'un long et glorieux passé a consacrés. Nous ne voyons pas là matière à critique, mais il semblerait naturel que la mise au point de ces ouvrages si connus fût parfaite. Ce n'est pas précisément le cas aujourd'hui en ce qui concerne les fragments symphoniques de la *Damnation de Faust* de Berlioz. Et nous sommes tout à l'aise, à présent, pour féliciter M. Bigot du dynamisme étonnant qui émane de lui, et de la bonne humeur qui préside à chacun de ses concerts. L'Association Lamoureux, grâce à lui, a retrouvé l'atmosphère des salles combles et connaîtra encore de belles heures.

La *Symphonie Pastorale* et le *Don Juan* de Strauss complétaient ce programme.

Raymond FOURQUEZ.

Concerts-Pasdeloup

Samedi 23 octobre. — M. Jean Doyen est ce qu'on appelle un excellent pianiste. Son métier est sûr, ferme, tranquille, aisé, toujours égal aux difficultés du texte, qui d'ailleurs, ainsi résolues, n'apparaissent plus comme telles. L'écueil — il y en a toujours un et l'on m'a déjà deviné — est peut-être dans la perfection même de cette technique dont la lucidité n'est jamais troublée par l'aventure de la passion. Il est difficile de jouer mieux que ne le fait Jean Doyen la célèbre *Ballade* de Fauré. C'est fluide, aérien, irréprochable, accompli. Mais c'est avec une joie secrète que nous verrions le visage de ce bonheur défunt s'aviver des feux de la fièvre. Et cette joie, nous nous sentirions prêts à la payer, s'il le fallait, d'une imperfection. N'en attendons pas de Jean Doyen. Pas davantage dans le *Poème* pour piano et orchestre de G. Pierné, œuvre de valeur, mais encore influencée et éloignée de la maîtrise d'expression à laquelle parviendra plus tard ce musicien